



“ Give time a break ” : enjeux sociaux et territoriaux de la pratique du surf à Pondichery (Inde)

Anthony Goreau-Ponceaud

► To cite this version:

Anthony Goreau-Ponceaud. “ Give time a break ” : enjeux sociaux et territoriaux de la pratique du surf à Pondichery (Inde). Norois. Environnement, aménagement, société, 2021, Les activités sportives dans l'espace littoral. Dynamiques sociales et culturelles, 258, pp.91-109. 10.4000/norois.10778 . hal-03701107

HAL Id: hal-03701107

<https://hal.science/hal-03701107>

Submitted on 7 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Norois

Environnement, aménagement, société

258 | 2021

Les activités sportives dans l'espace littoral

« Give time a break » : enjeux sociaux et territoriaux de la pratique du surf à Pondichery (Inde)

“Give time a break”: social and territorial issues of surfing in Pondicherry (India)

Anthony Goreau-Ponceaud



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/norois/10778>

ISSN : 1760-8546

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2021

Pagination : 91-109

ISBN : 978-2-7535-8287-3

ISSN : 0029-182X

Référence électronique

Anthony Goreau-Ponceaud, « « Give time a break » : enjeux sociaux et territoriaux de la pratique du surf à Pondichery (Inde) », *Norois* [En ligne], 258 | 2021, mis en ligne le 03 janvier 2024, consulté le 10 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/norois/10778> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/norois.10778>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

« Give time a break » : enjeux sociaux et territoriaux de la pratique du surf à Pondichery (Inde)

“Give time a break”: social and territorial issues of surfing in Pondicherry (India)

Anthony GOREAU-PONCEAUD

Université de Bordeaux, UMR 5115 LAM Sciences Po Bordeaux / UMIFRE 21 CNRS MEAE, IFP
(Institut Français de Pondichéry) (anthonygoreau@yahoo.fr)

Résumé : Cet article propose d'étudier l'émergence de la pratique ludo-sportive du surf en Inde, la manière dont elle s'est diffusée et les recodifications qu'elle génère à travers le cas de l'espace littoral de Pondichéry et plus spécifiquement la plage de Serenity. Le propos vise à analyser les profils sociaux, les trajectoires des personnes ressources qui ont contribué à l'émergence du surf, sa diffusion puis son institutionnalisation, afin de mieux appréhender les positions et les prises de position. Au-delà de dresser l'espace social du surf à Pondichéry, il s'agit, à travers cette pratique, de penser les usages, les modalités d'appropriation et les représentations de la plage tout en ouvrant à des questionnements plus larges portant sur la ville et ses transformations, les modes de consommation et leurs changements et le rôle des espaces côtiers dans la dynamique urbaine.

Abstract: This paper aims to study the emergence of the edutainment practice of surfing in India, the way it has spread and the recodifications it generates through the case of the coastal area of Pondicherry and more specifically the beach of Serenity. The objective is to analyze the social profiles and trajectories of the resource persons who contributed to the emergence of surfing, its diffusion and then its institutionalization, in order to better understand the positions and positions that have been taken. Beyond drawing up the social space of surfing in Pondicherry, it is a way of thinking about the uses, the modalities of appropriation and the representations of the beach, while opening up to wider questions about the city and its transformations, the modes of consumption and their changes and the role of coastal spaces in urban dynamics.

Mots clés : littoral – sport – corps – genre – plage – appropriation – tourisme

Keywords: professional trajectory – mobility – water sport – coastline – seaside tourism

Une première version de ce travail a été présentée avec Émilie Ponceaud Goreau lors du 10^e Congrès international de la société de sociologie du sport de langue française en mai 2019 à Bordeaux. Je tiens à remercier les évaluateurs/trices, Nicolas Bautès et Émilie Ponceaud Goreau pour leurs relectures, commentaires et remarques constructifs.

INTRODUCTION

*Peaceful Puducherry : Give time a break*¹ est le slogan utilisé depuis 2002 par le département du Tourisme de Pondichéry pour développer l'attractivité de cette « ville-État² ». Le ton est donné : il s'agit de décompresser des angoisses de la vie métropolitaine, de s'affranchir de règles sociales et familiales parfois contraignantes pour venir profiter des aménités multiples qu'offre la ville : un front de mer aménagé en promenade bitumée, de vastes plages accessibles en cours d'aménagement et un décorum colonial préservé qui donne un air *frenchie* à cette ville du Sud de l'Inde. Ces aspects, associés à un niveau de taxation locale très faible sur l'alcool, font de Pondichéry une destination idéale de loisirs et de divertissement. Le slogan, déclinaison locale d'un mouvement de promotion touristique lancé depuis plusieurs décennies déjà à travers les campagnes successives *Incredible India*, cible ainsi de manière prioritaire le tourisme domestique issu des grandes villes, dont la croissance et le niveau de consommation représentent l'essentiel des revenus touristiques³ (Goreau-Ponceaud, 2019). Il s'appuie en effet très largement sur l'important pouvoir acquisitif des couches urbaines aisées et sur leurs nouvelles aspirations. Jeunes et diplômés, soucieux de développer un nouveau rapport à soi, aux autres et à l'espace, ces touristes se concentrent massi-

vement, le temps d'un week-end, d'une part dans le dédale des rues de cet ancien comptoir français longtemps endormi, devenu aujourd'hui le décor de leurs innombrables portraits photographiques et d'autre part sur les plages environnantes. Cette *new middle class* ou NMC pourrait représenter l'Inde engagée dans sa transition libérale (Fernandes, 2006)⁴. Celle-ci induit des transformations économiques et spatiales de grande ampleur faisant coexister extrême pauvreté et opulence, définissant l'Inde comme un « *pays-iceberg* » (Landy et Varrel, 2015 : 6) marqué par de multiples grands écarts socio-spatiaux. Les pratiques de consommation de cette NMC, éduquée et anglophone, sont « un signe de la promesse d'un nouveau modèle national de développement, avec une perspective mondiale qui permettra à l'Inde de rattraper son retard par rapport aux processus plus vastes de la mondialisation économique » (Fernandes, 2000 : 92).

Cette contribution propose d'analyser l'émergence de la « pratique ludo-sportive⁵ » du surf, qui témoigne d'un nouveau regard porté sur l'océan et d'un « désir de rivage » (Corbin, 1988). Il s'agit d'étudier à la fois la manière dont elle s'est diffusée en Inde et les recodages symboliques qu'elle génère, en les replaçant dans le cadre des politiques urbaines et touristiques. Bien que disposant de plus de 7 500 km de côte, le surf n'a fait sa première apparition en Inde qu'au cours des années 1970 – années durant lesquelles un nombre important de voyageurs occidentaux arrivent en Inde par voie terrestre en suivant le « Hippie Trail » depuis l'Europe. Si la pratique demeure limitée à une poignée de villages côtiers dispersés le long des côtes de Coromandel et du Konkan, elle s'est considérablement développée depuis une dizaine d'années, invitant à questionner les différents volets de cette pratique (nouveau rapport à la mer, au sport et au corps) et à mettre au jour les processus par lesquels certains groupes

1. Depuis 2002, l'ancienne capitale de l'Inde française est l'objet d'un intense marketing touristique ciblant en priorité les visiteurs issus des grandes régions métropolitaines situées à quelques heures de voiture de la ville, telles que Chennai (capitale de l'État voisin du Tamil Nadu, autrefois connu sous le nom de Madras), Bengaluru (la capitale du Karnataka, anciennement Bangalore) et Hyderabad. Ironiquement, alors même que l'héritage colonial britannique est le contexte historique prédominant, les legs d'une histoire coloniale plus marginale confèrent au centre historique de Pondichéry (ou Boulevard Town) une identité unique dans une perspective touristique. Le caractère provincial de la cité permet aux visiteurs de parcourir les rues à pied ou à vélo en toute sécurité, ce qui est un phénomène rare dans les villes indiennes contemporaines qui se développent rapidement.

2. Pondichéry (officiellement Puducherry depuis 2006) est un territoire de l'Union de l'Inde (ou *Union Territory*), ce qui implique que la gouvernance et l'administration relèvent directement de l'autorité fédérale. Cependant, Puducherry est l'une des huit entités de ce type bénéficiant d'une assemblée législative élue et un cabinet de ministres, ce qui lui confère un statut d'État partiel.

3. En Inde, le tourisme intérieur est le principal moteur de la croissance du secteur : les devises dépensées par les voyageurs étrangers ne représentaient, en 2016, que 12 % des recettes touristiques. Les données de l'Organisation Mondiale du Tourisme des Nations Unies (OMT) montrent que le pays n'a reçu que 9 millions d'arrivées internationales en 2016 (10,2 millions pour 2017, selon le rapport du ministère du Tourisme), ce qui le place au 40^e rang des destinations touristiques dans le monde. Dans le même temps, l'Union indienne enregistrait 1,6 milliard de déplacements relevant de touristes domestiques, l'État du Tamil Nadu apparaissant en tête du classement. A Pondichéry, le nombre de touristes domestiques est passé de 289 865 en 1990 à 1 307 301 en 2018 (Government of Puducherry, Tourism Department).

4. Alors que les anciennes classes moyennes étaient freinées dans leur consommation par le socialisme de Nehru ou les idéaux d'austérité de Gandhi, cette NMC doit son explosion aux lois de libéralisation économique et à la révolution des médias de la décennie 1990 diffusant des modèles de liberté et d'accomplissement de soi. Bien entendu, nous n'omettons pas les débats portant sur les contours et les limites (conceptuelles et numériques) de cette NMC. Ce qui retient néanmoins notre attention c'est que l'expansion de cette NMC n'est pas seulement numérique, la NMC est aussi une catégorie subjective d'auto-identification, et il faut en faire partie.

5. Pour Jean-Pierre Augustin, « la différence radicale entre les sports, réalités institutionnelles normées par des règles et débouchant sur la compétition, et les pratiques ludo-sportives désignant des modalités souvent non institutionnelles, non compétitives et hors club, doit être affirmée » (2011 : 364).

d'individus ont retiré des usages de la plage un renforcement de leur positionnement social. Comme le rappelle Veschambre, « le positionnement social se joue en partie dans la dimension spatiale, c'est-à-dire dans la capacité inégale qu'ont les individus et les groupes à retirer des usages de l'espace un certain nombre de ressources matérielles et symboliques et à les transmettre » (Veschambre, 2006). Les lieux appropriés par et pour le surf sont investis de sens et de valeurs où se mêlent des représentations et pratiques renouvelées de la plage et de la mer. Si bien qu'à l'usage initial de certaines plages, centré sur la pêche, s'ajoutent des usages résidentiel, récréatif et touristique qui se traduisent par une transformation des aspirations, des désirs et la création d'aménagements, rappelant ainsi que « la construction des plages comme espaces de loisirs s'est faite historiquement dans un rapport de concurrence avec d'autres fonctions et par l'appropriation de cet espace par un groupe au détriment d'autres » (Bidet et Devienne, 2017 : 5).

Nous développons cette analyse dans le cadre de l'espace littoral de Pondichéry, un espace du surf bien éloigné de ceux décrits sur les littoraux basques ou landais par Jean-Pierre Augustin (1994), Christophe Guibert (2006) ou Ludovic Falaix (2012). Un éloignement qui est certes géographique mais également culturel : très peu d'Indiens savent aujourd'hui nager et la mer est souvent pensée et vécue à travers un rapport ambivalent (Sacareau, 2015). Elle est à la fois un élément de danger et de péril, à l'instar des représentations véhiculées à travers les *kalapani* (littéralement les eaux noires, représentant symboliquement l'interdiction du franchissement des mers et océans dans la culture indienne), mais aussi un lieu de purifications, d'offrandes, de recueillement permettant également un lien particulier avec le divin. Le choix de la plage de Serenity (figure 3 – **planche IV**) située à 10 km au nord de Pondichéry, au sein de l'État du Tamil Nadu, le long de la ECR (*East Coast Road*, axe routier majeur reliant Pondichéry à Chennai), s'inscrit dans cette volonté de « prendre l'histoire des plages au sérieux » (Devienne, 2020 : 15). L'histoire de Serenity et plus largement celle de l'émergence des sports nautiques (plongée sous-marine, surf, voile, kitesurf) sur cette partie du littoral, se confond avec la création d'Auroville⁶, ville expérimentale créée en

1968 par Mirra Alfassa, plus connue sous le nom de Mère et compagne spirituelle du philosophe indien Sri Aurobindo.

Comprendre l'espace social du surf à Pondichéry nécessite de mettre en évidence les interactions entre ses différentes composantes. Le propos visera dans une première partie à analyser les profils sociaux, les trajectoires des personnes ressources qui ont contribué à l'émergence du surf, sa diffusion puis son institutionnalisation, afin de mieux appréhender les positions et les prises de position. Dans une seconde partie, l'analyse se focalisera sur la plage de Serenity où le surf, en tant qu'objet d'étude et de recherche permet de penser les pratiques, les usages et les représentations de cet espace particulier tout en ouvrant à des questionnements plus larges portant sur la ville et ses transformations, les modes de consommation et leurs changements et le rôle des espaces côtiers dans la dynamique urbaine. Le surf apparaît aussi être un révélateur des hiérarchies sociales, des inégalités et des rapports sociaux qui s'y jouent. Il peut aussi mettre à l'épreuve les normes sociales existantes en matière de corporité.

MÉTHODOLOGIE

Ces questionnements s'inscrivent dans un projet de recherche portant sur les pratiques touristiques et de loisirs des classes moyennes à Pondichéry mené dans le cadre d'une délégation CNRS, de septembre 2018 à août 2020, au sein de l'Institut Français de Pondichéry. Certains questionnements développés dans cette contribution s'insèrent également dans le projet de recherche RUSE⁷ dont un volet questionne les enjeux de la production urbaine, du patrimoine et de l'économie culturelle à Pondichéry. L'analyse est ici fondée sur des phases longues

d'une dizaine de kilomètres au nord de Pondichéry, dans l'État du Tamil Nadu, dans le district de Villupuram. Le territoire d'Auroville couvre une vingtaine de km², abritant une communauté de 2500 personnes, appelés Aurovilliens. Auroville possède un statut unique dans le pays permettant à ses habitants non Indiens de bénéficier d'un statut préférentiel pour leur visa. Si initialement la ville était sous contrôle juridique de la Sri Aurobindo Society (dépendante de l'ashram, la communauté créée par Aurobindo), depuis 1988 (date de la promulgation du *Auroville Foundation Act*) son administration est désormais entre les mains d'un conseil d'administration non-élu de sept membres nommés par le gouvernement de l'État du Tamil Nadu, choisis parmi les contributeurs du projet. Auroville, communauté toujours active, se veut un lieu expérimental et, plus précisément, un laboratoire humain dédié à la transformation collective de l'humanité par les essais et les accomplissements de ses membres.

7. Le projet « Résilience Urbaine, Sociale et Ecologique de la région de Pondichéry est coordonné par Nicolas Bautès et Raphaël Mathevet.

6. Initialement prévue par son architecte Roger Anger pour former une agglomération internationale de 50 000 habitants, Auroville est située à moins

d'observation menées sur la plage de Serenity⁸. Elle s'appuie aussi sur des « entretiens compréhensifs » (Kaufmann, 2016), enregistrés et réalisés en différentes langues (anglais, tamoul et français) auprès de pionniers du développement du surf (6), de pratiquants indiens (7 femmes, 9 hommes), de promoteurs immobiliers et propriétaires (12), de moniteurs de surf (7 dont 3 à Serenity) et propriétaires et/ou gérants d'écoles de surf⁹. Plus spécifiquement, l'étude des trajectoires des principaux groupes en présence (Aurovilliens, investisseurs indiens et pêcheurs) permet de reconstituer l'histoire sociale de *Serenity* depuis la découverte des *spots* de surf dans les années 1970, qui marque véritablement les débuts du tourisme sur cette partie du littoral jusqu'aux investissements hôteliers, *resorts* et *guest-houses*. Le terrain ainsi investi montre que la plage peut être saisie comme une scène révélatrice des phénomènes de distinction (Bourdieu, 1979) et de concurrence entre groupes sociaux. Elle donne aussi à penser les modalités de diffusion et d'acceptation d'une pratique sportive exogène¹⁰.

CONDITIONS DE RÉCEPTION ET DE DIFFUSION DU SURF EN INDE : UNE HYBRIDATION ?

Extrait d'entretien 1 : « Hippie Trail » et débuts du surf à Pondichéry.

« À Pondichéry et à l'ashram (Sri Aurobindo), à ce moment-là, il y avait beaucoup de jeunes. Et l'ashram qui s'est établi ici s'est retrouvé isolé. Isolé au sein d'une ville isolée. Il y avait toute une communauté de jeunes, toute une bande de jeunes qui avait de l'énergie et qui désirait occuper leur temps libre. Et comme l'océan était en face, ils allaient

nager très souvent. Et parmi eux, il y avait aussi, si je me rappelle bien, quelques Anglais, Français, Australiens et des franco-allemands. Et tous ces jeunes qui se regroupaient, ils étaient plus orientés vers les sports aquatiques, vers la natation. Il faut dire que l'océan est près de nous. Dans les années 1950, tout le monde allait se baigner. Personne n'avait de planche. Alors tout le monde faisait du bodysurf. Et parallèlement, les enfants de pêcheurs tamouls eux utilisaient le, comment dire..., le « center board » de leur bateau. [...] Il faut vraiment attendre les années 1970 pour voir arriver des planches de surf. Dans les années 1971-1972, il y avait déjà disons, comment dire, le grand « hippie trail ». Cette grande vague de hippies s'est surtout intensifiée après 1968. Ils venaient passer l'hiver sur les plages de Goa, puis prenaient la direction de Pondichéry pour aller ensuite à Ceylan. Alors à ce moment-là il y a un Australien qui est passé et il a essayé de fabriquer une planche en polyester. On a été très surpris, car on avait seulement vu jusqu'à présent que des photos d'Hawaï avec les premières planches et on n'avait pas suivi l'évolution des techniques de fabrication. Alors ce type-là il est passé et il a monté une petite unité de fabrique qui s'appelle Auro-Polyester. C'est une des premières fabriques pour la fibre de verre en Inde. Et cet Australien il a donc fait une planche. J'ai seulement vu le « blank » (pain de mousse préformé à la forme d'une planche). Du coup je ne sais pas s'il a fini sa planche. À la même époque, il y a Ray qui s'est installé ici et a commencé à faire de la poterie et de la céramique. Lui, il était californien, et il faisait du surf en Californie. Il y avait beaucoup de gens autour de lui. Avec lui, à ce moment-là, il y avait un américain, Greg. Alors lui, Greg, il a vu le potentiel du surf ici. Une fois rentré aux États-Unis, il a ramené de bonnes planches. Greg il avait déjà sa planche. Quand il a vu que ça marchait bien ici, que c'était possible de surfer convenablement, quand il est rentré aux États-Unis, il a commandé des planches. Il a décrit à un *shaper* (personne qui fabrique les planches de surf) les vagues de Pondichéry, qui a réalisé des planches pour les vagues de Pondichéry » (extrait d'entretien mené avec Shilpin¹¹, *Sri Aurobindo International Centre Of Education*, Pondichéry, 18 décembre 2019).

8. Pour pouvoir connaître au mieux le rythme de fréquentation de cette plage, ces phases d'observation se sont déroulées sur une année (de décembre 2018 à décembre 2019), à différentes heures et jours de la semaine et du week-end, révélant progressivement les rythmes de Serenity. Un relevé du nombre de personnes présentes sur la plage lors de ces phases d'observation a été effectué. Il est par définition lacunaire. Un des grands enjeux au cœur du projet RUSE est d'être en capacité de fournir de telles données factuelles et statistiques, de les compiler et de les archiver afin de pouvoir effectuer des analyses du changement (urbain, foncier) sur le long terme.

9. Des enquêtes ont été menées au sein de 5 écoles de surf de la côte de Coromandel (1 à Covelong, 2 à Mahabalipuram et 2 à Serenity).

10. Comme le surf est en cours d'institutionnalisation, mais qu'il est pratiqué sur un mode libre et ludique, il n'y a pour le moment aucun tableau disponible similaire à ceux que l'on pourrait trouver au sein d'autres fédérations sportives indiquant le nombre de licenciés par sexe, par âge, par localisation géographique. En outre, ces données, si elles offrent des matériaux aux chercheurs, ne disent rien par exemple sur les origines et les positions sociales des pratiquants.

11. Shilpin est originaire d'un petit village du Gujarat nommé Sojitra. Son grand-père, attiré par la philosophie et le yoga de Sri Aurobindo a fait le choix de rejoindre l'ashram en 1933. Son père, qui voulait poursuivre une carrière d'ingénieur, s'est installé à Surat. Après plusieurs allers et retours pour rendre visite à son grand-père, il a finalement pris la décision de rester au sein de l'ashram.



Extrait d'entretien 2 : Beach culture et positionnement social.

« Il y a une très faible *beach culture* en Inde, il n'y a pas le même regard porté sur l'océan que celui que l'on peut trouver en Occident. En fait il y a bien une *beach culture*, mais elle est liée aux occidentaux installés en Inde, aux gens de l'ashram. C'est particulier Pondichéry, il y a des cultures sportives qui y sont présentes, des pratiques comment dire hybrides qui existent ici en partie grâce à l'ashram et Auroville. Dans les années 1980, il y avait des gens qui restaient sur la plage sous des parasols. J'ai des photos de ces années, mais la plage a disparue. Nous on allait tout le temps se baigner en face d'ici, ma mère elle avait pris l'habitude d'aller se baigner en bikini. On faisait ça le dimanche. Et c'est vrai que cette *beach culture* tend à revenir avec la nouvelle classe moyenne. En septembre on a été au surf festival à Covelong. Cela faisait 2 ans que je n'y allais pas et moi j'ai été comment dire assez étonné, surpris ! Devant moi il y avait ce changement disons dans la *beach culture*. En 2 ans, le nombre des activités proposées et le public n'ont fait que grossir : ils ont le surf, le paddle, le frisbee. Cette année ils ont même organisé un événement autour du *ocean swimming* et ça en Inde c'est original, ça ne se fait pas, ce n'est pas dans la culture » (Extrait d'entretien avec Aurofilio¹², 16 décembre 2019, IFP, Pondichéry).

L'histoire de l'introduction et de la diffusion du surf à Pondichéry se confond avec celle des attaches spirituelles de la ville qui trouve ses fondements dans l'édification de l'Ashram de Sri Aurobindo, puis d'Auroville (entretiens 1 et 2). Ces deux projets ouvrent la voie à des circulations et des échanges intenses et assurent, depuis leur création, le développement d'une culture sportive à Pondichéry (Ruffie et Gleyse, 2005). L'ashram et Auroville polarisent en effet, depuis les années 1950 pour le premier, et 1970 pour le second, un certain nombre de flux qui relient dans un premier temps l'Inde à l'Europe puis l'Inde au reste du monde dit « occidental ».

12. D'origine italienne mais né à Auroville, Aurofilio a fait toute sa scolarité à l'ashram. Initialement installés à Auroville, ses parents ont déménagé à Pondichéry en 1967, car à leur arrivée ils n'étaient pas convaincus de la fiabilité des écoles (parfois elles ouvraient puis fermaient). De 1991 à 1999, il est parti en Europe pour y faire ses études supérieures : un diplôme de sciences naturelles en Italie et un master en *tropical coastal management* à l'université de Newcastle en Angleterre. A son retour, il est préoccupé par les aménagements côtiers qui ne cessent d'accentuer les processus érosifs. Avec deux autres personnes (ayant eux aussi fait leurs études à l'ashram), il fonde PondyCan [<http://pondycan.org/>].

Il ressort de ces échanges des pratiques hybrides. La plongée sous-marine, le surf et la voile ont été progressivement introduits à Pondichéry grâce à ces circulations et aux « caravanes » de ces Français¹³ qui se dirigeaient par la route vers l'Inde dès la fin des années 1960, suivant ainsi l'appel de la Mère¹⁴. Les Aurovilliens, principalement d'origine européenne, ont développé, selon le lexique utilisé par les acteurs qui déploient ces pratiques, un mélange de pratiques régénératrices qu'ils associaient à l'Inde (méditation, yoga, ayurvéda), un style de vie qu'ils associent à la contre-culture qui se développe alors, au voyage, à la nature et à l'ascétisme. Juan et Samaï, fondateurs de la première école de surf de Pondichéry,¹⁵ en sont les héritiers. Nés dans un petit village de la côte basque espagnole, les deux frères n'ont été initiés au monde du surf qu'à leur arrivée à Auroville, en 1995, respectivement à l'âge de 9 et 10 ans. C'est là qu'un groupe de pionniers du surf leur a fourni leurs propres planches, avec lesquelles ils ont pu se plonger dans leur nouvelle passion et en faire leur activité professionnelle en fondant *Kallialay* (littéralement la vague de Kali ou de Kale qui signifie pierre) *surf school* en janvier 2009 (entretien avec Samaï, avril 2019).

Ces pionniers forment un groupe hétéroclite mais aux trajectoires similaires : ils sont arrivés en Inde en suivant les routes du « hippie trail », attirés par les spiritualités indiennes, le projet d'Auroville ou encore les enseignements de Sri Aurobindo. Tel est le cas de Greg, mentionné dans l'entretien 1. Au départ, l'équipement manque terriblement, ce qui pousse Shilpin à fabriquer lui-même sa planche (entretien 3). Le début des années 1980 constitue un tournant dans la fréquentation touristique de Pondichéry et d'Auroville : les gens de l'étranger s'y rendent régulièrement et pour plusieurs semaines, particulièrement en juin-juillet et s'adonnent à la pratique du surf. En leur absence, certains laissent

13. Dans un autre entretien, mené une semaine plus tard, Shilpin me précisera qu'au cours des années 1950-1960, des convois portaient régulièrement de Paris pour apporter du matériel à destination de l'école de l'ashram. Dans ces convois se glissaient parfois des bouteilles d'air comprimé pour la pratique de la plongée, des éléments de catamaran et des voiles.

14. Voir à ce sujet : [<http://pavillondefrance.com/la-grande-aventure/>].

15. Si les cours de surf ont lieu à Serenity (Tamil Nadu), l'entreprise est enregistrée à Auroville où elle possède son siège. Samaï y a ouvert son atelier de fabrication de planches (*Indi surfboards*). Les entreprises sont exemptées de la taxe sur le revenu, remplacée par une taxe directement versée à Auroville. Enregistrée en 2010 en tant que microentreprise sous les statuts aurovilliens, le club s'est développé depuis sous contrôle de l'activité et des bénéfices par la communauté tandis que les moniteurs et fondateurs reçoivent un salaire.

leur planche sur place. C'est de cette manière que se constitue un premier groupe de surfeurs, défiant à tour de rôle (une planche pour cinq) les vagues de la plage de Pondichéry. On s'étonnera que ces Aurovilliens et ashramites ne souhaitent pas initier et partager les joies de ce sport de nature auprès des autres groupes de populations (pêcheurs en particulier). Cela s'explique sans doute par le manque de matériel, par une distance sociale mais aussi par un rapport à soi et aux autres également distinct (entretien 4).

Extrait d'entretien 3 : la première planche fabriquée en Inde.

« Moi ce que je voulais c'était acheter la planche de Greg. Il voulait la vendre avant de repartir. C'était en janvier 1967. Et alors au lieu de m'offrir l'argent pour la planche, mon père m'a dit qu'il allait financer la construction d'une planche, ingénieur qu'il était ! J'étais à Surat, chez mes parents, sans une planche devant moi, mais avec seulement un schéma apparu dans la revue Science et vie. Le directeur de l'école de l'ashram, Pavitra, son nom français c'est Philippe Barbier Saint-Hilaire, y était abonné. Il y avait notamment la longueur, la largeur et la forme. C'était un *longboard*. À cette époque on ne trouvait quasiment pas de polyuréthane. Du coup comme c'était très cher, on a pris des feuilles de polystyrène qui faisaient 1 m par 50 cm. On les a collées ensemble. On a tracé les contours de la planche et puis, à l'aide d'un fil de fer chauffé, on a découpé. Bon je savais qu'il y avait un *stinger* (le lien qui réunit les deux parties du pain de mousse et donne la solidité et la flexibilité d'une planche). Je ne savais pas comment le faire. Alors pour donner un peu de rigidité à la planche, on a mis trois tuyaux en aluminium au milieu de ce sandwich. Et puis on l'a enduit avec de la résine époxy. On a ajouté un petit profilé en aluminium pour fixer ultérieurement la dérive. On a peint la planche, en jaune. Je suis certain que c'est la première planche fabriquée sur le territoire ! [...] Ray était abonné à différents magazines de surf. À ce moment-là, il travaillait dans la poterie il me semble. De la même manière, je lui empruntais les magazines et tentais de comprendre cette culture qui m'était totalement inconnue. À force de lire et lire encore ces magazines j'ai pu faire des connexions, des inférences et mieux appréhender cette culture du surf, ce que signifie une droite, une gauche, *offshore*, *onshore*, *shorebreak*, *curl*, *tube*... cela m'a pris du temps pour

assimiler et comprendre tous ces termes, tout ce vocabulaire » (extrait d'entretien mené avec Shilpin, Sri Aurobindo International Centre Of Education, Pondichéry, 19 février 2020).

Si la diffusion du surf en Inde est redevable de ces premiers Aurovilliens et touristes étrangers de passage sur les « routes de l'Inde », les conditions du succès de son implantation locale sont à chercher du côté de la réduction de la distance culturelle des Indiens au littoral et à la lente normalisation de ce sport qui est le fait de « passeurs » à l'instar de Jack Herbner ou de Dave (entretien 4).

Extrait entretien 4 : Passeurs ou businessmen ? Des registres de légitimité distincts.

« Je suis tenté de dire que c'est là où un business de surf a commencé que les villageois ont adopté un peu cette culture, ce sport. Nous, on surfait ici (Pondichéry) depuis les années 1970, et les locaux n'ont jamais trouvé un gros intérêt pour ce sport, mais c'est aussi peut-être parce qu'on ne les intégrait pas nécessairement, qu'on n'impliquait pas nécessairement les communautés locales, c'est possible aussi. Mais disons, on avait une planche et nous étions 5, tandis que là où il y a un business, il y a 10 planches, puisqu'il y a les moyens, c'est possible de les encourager. Il y a aussi une différence de mentalité. Nous on ne se considère pas touristes, donc on n'avait pas disons d'intérêt pour éduquer, disons influencer les locaux. On ne faisait pas cette distinction entre locaux et étrangers, donc on n'avait là aucun rôle à jouer. J'imagine que par exemple c'est différent pour les autres. Soit le Swami à Mangalore, soit Dave, eux ils se voyaient comme des étrangers et ça les enthousiasmait d'impliquer, de faire participer la population locale, de les intégrer dans leur activité. Je suppose. Pour eux c'est comme une sorte de mission. C'est certainement cela, car en fait, même à Bodhi beach (autre nom de Serenity), pourtant pendant longtemps il y avait de quoi, mais même là-bas les pêcheurs n'ont jamais surfé, il y avait pourtant des Aurovilliens qui y surfaient. Mais bon comme je te dis les Aurovilliens ils se voient aussi comme des locaux, ils ne se voyaient pas comme différents et à ce titre ne se voyaient pas être dans une position de passeurs, de transmettre quelque-chose. Et puis même maintenant, si tu vas à Serenity, au sein de la communauté villageoise, il y a combien de personnes qui surfent ? Il y en a



3 ou 4 maximum. Il y a surf Guru, il y a Shankar et puis ? Si on va du côté de Mahabalipuram ils sont au moins une quarantaine. De même je suis impressionné par le nombre de surfeurs locaux qu'il y a à Surf & Turf. Là-bas je crois qu'ils ont vraiment essayé d'impliquer la communauté. Bon, ils ont créé des idoles, ils en ont fait des icônes » (extrait d'entretien mené avec Aurofilio, IFP, Pondichéry, 16 décembre 2019).

Originaire de Floride et adepte du mouvement *Hari Krishna*, Jack Herbner, après avoir parcouru les routes de l'Inde au cours du début de la décennie 1970, s'installe à Mulki (près de Mangalore au Karnataka) et y fonde en 2004 un ashram dédié à la pratique du surf et du yoga. Le *Mantra Surf Club* met en avant l'expérience spirituelle de la pratique du surf. C'est la première école de surf fondée en Inde. Les séjours se déroulent en formule tout compris dans une ambiance « ashramique » (dortoirs unisexe, nourriture végétarienne, pas d'alcool ou de cigarettes, pratique du yoga...) avec pour décor une plage privée à l'écart de la foule, uniquement accessible en barque. Surnommé dès lors le « surf swami¹⁶ », Jack Herbner va y accueillir un certain nombre d'adeptes, notamment en provenance de Californie, mais va également former des Indiens à cette pratique. C'est le cas notamment d'Ishita Malaviya, première femme à fonder un club de surf en Inde (le *Shaka Surf Club*), en 2007, au Karnataka. En 2001, le « surf swami » rencontre Murthy Megavan sur la côte Est. Il lui offre une planche, l'entraîne et décide de le soutenir et de l'accompagner dans le circuit professionnel. Murthy remporte des compétitions en Indonésie et au Sri Lanka notamment (entretien avec Murthy, Covelong, 8 mars 2019). De nombreux films sont réalisés sur sa carrière, mettant en avant ses origines sociales modestes (Murthy est né à la fin des années 1970 dans une famille de pêcheurs pauvres vivant dans un petit village sur la plage de Covelong près de Chennai) et la fulgurance de son succès. Murthy Meghavan va rapidement gagner en notoriété et, en s'associant avec le mécène Arun Vasu, homme d'affaire de premier plan à Chennai, ouvre à son tour, en novembre 2012, son école de surf, la *Covelong Point*

16. En Inde, le terme *swami* est un titre de respect donné aux philosophes hindous considérés comme des maîtres et aux religieux appartenant à l'ordre de Ramakrishna.

Surf School. Ensemble, ils diversifient les activités, ouvrent un centre de plongée et de kitesurf et créent une maison d'hôte. L'ensemble devient Surf & Turf.

De son côté, Dave a participé à l'introduction de la pratique du surf à Mahabalipuram¹⁷, petit village de pêcheurs au Sud de Chennai. En plus d'y développer la première école de surf, Dave fabrique des planches et les vend sous sa marque, Temple Surfboards. Au sein de son école, Dave a formé un certain nombre d'instructeurs locaux (tous issus de la communauté des pêcheurs), dont Mukesh Panjanathan qui a lui-même par la suite fondé sa propre école (*Mumu Surf School*). Sous la tutelle de Dave, Mukesh est devenu l'un des premiers *shapers* de planches de surf en Inde et également un moniteur de plongée. À l'instar de Murthy Meghavan, Mukesh Panjanathan a par la suite diversifié ses activités en ouvrant également un café.

Bien que la scène du surf en Inde n'ait pas attiré beaucoup d'attention au fil des ans, quelques événements marquants ont ainsi encouragé sa médiatisation tels que la réalisation puis la diffusion, en 2010, d'un documentaire montrant le surfeur professionnel Dave Rastovich¹⁸ en Inde, ou encore le fait que le groupe *Roxy* a ajouté à sa liste d'ambasadrices la surfeuse indienne Ishita Malaviya en 2014. Néanmoins, c'est surtout l'institutionnalisation progressive du surf, et donc sa visibilité, qui a contribué à sa diffusion plus massive au sein de la société indienne. La fédération de surf ou *surfing federation of India*¹⁹, créée sous l'impulsion des membres du Mantra Surf Club, a lancé au début des années 2010 des compétitions permettant aux surfeurs de se rencontrer. À ce moment-là, leur volonté d'organiser au niveau national l'offre de surf existante et à venir était parfois mal perçue par les clubs précurseurs dans leur localité. Ceux-ci faisaient alors preuve de pugnacité pour s'affranchir des contraintes matérielles et institutionnelles. En organisant les premières certifications en 2014 à Mahabalipuram, la fédération a permis aux moniteurs de devenir instructeurs selon les critères internationaux de l'*International*

17. Plus exactement, ils étaient deux Australiens, Rob et Dave. Comme le montrent les divers entretiens menés au sein des différents clubs, Dave s'occupait du surf et Rob d'une autre activité, la plongée sous-marine qui a été déplacé par la suite à Pondichéry, donnant naissance au principal club de plongée subaquatique : *Temple Adventures*.

18. [<https://www.youtube.com/watch?v=ODAaMqGdjOA>].

19. Kishore Kumar le président de la Surfing Federation of India a été formé par le « surf swami ».

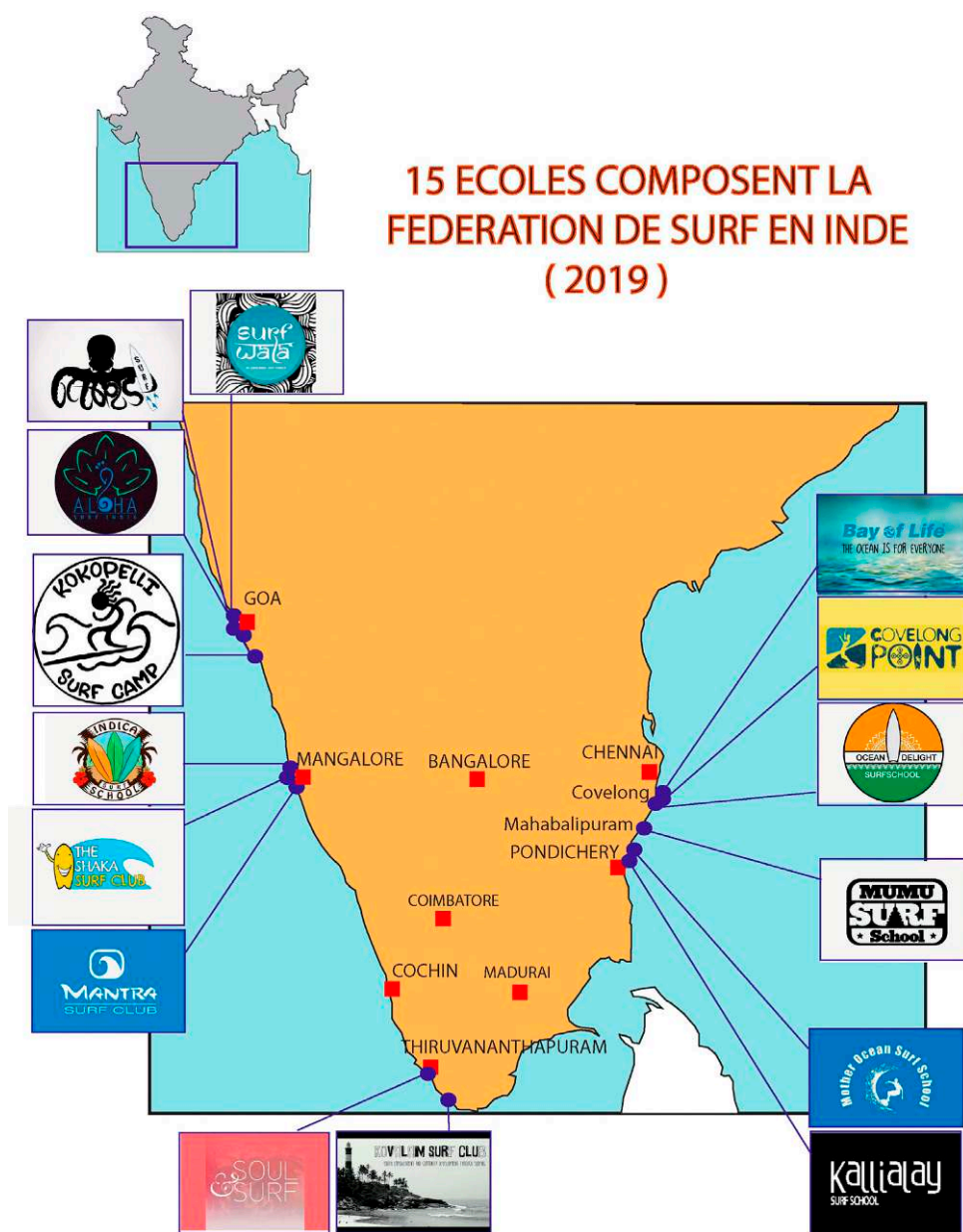


Figure 1 : Les écoles de surf en Inde (conception et réalisation : Émilie Ponceaud Goreau)

Surf schools in India (design and production: Émilie Ponceaud Goreau)

*Surfing Association*²⁰ (ou l'ISA). La première session a regroupé une vingtaine de stagiaires, qui donnaient déjà informellement des cours de surf sur les plages et se croisaient lors des compétitions nationales. Les échanges entre pairs étaient tout aussi importants que les cours dispensés par le formateur, australien. La confrontation de leurs expériences faisait émerger les difficultés, notamment l'approvisionnement en planches en mousse

(ou *softboard*)²¹, et les savoirs acquis sur le terrain comme les « arts de faire » (de Certeau, 1990) pour enseigner le surf à un public novice. En employant des instructeurs certifiés, les écoles existantes gagnent en visibilité, elles obtiennent une légitimité et offrent une garantie à leurs clients. Les traces de la présence du surf sur les côtes de l'Inde de Sud se démultiplient (figure 2 – **planche III**).

20. En 2020, il y avait 58 moniteurs indiens reconnus par l'ISA. Nous avons pu nous entretenir avec seulement 9 de ces moniteurs.

21. Si l'importation de Chine des premières planches en mousse était difficile, aujourd'hui les clubs s'approvisionnent facilement dans des magasins d'articles de sport grand public comme Décathlon (ouvert en Inde aux entreprises dès 2009 puis aux particuliers en 2013).



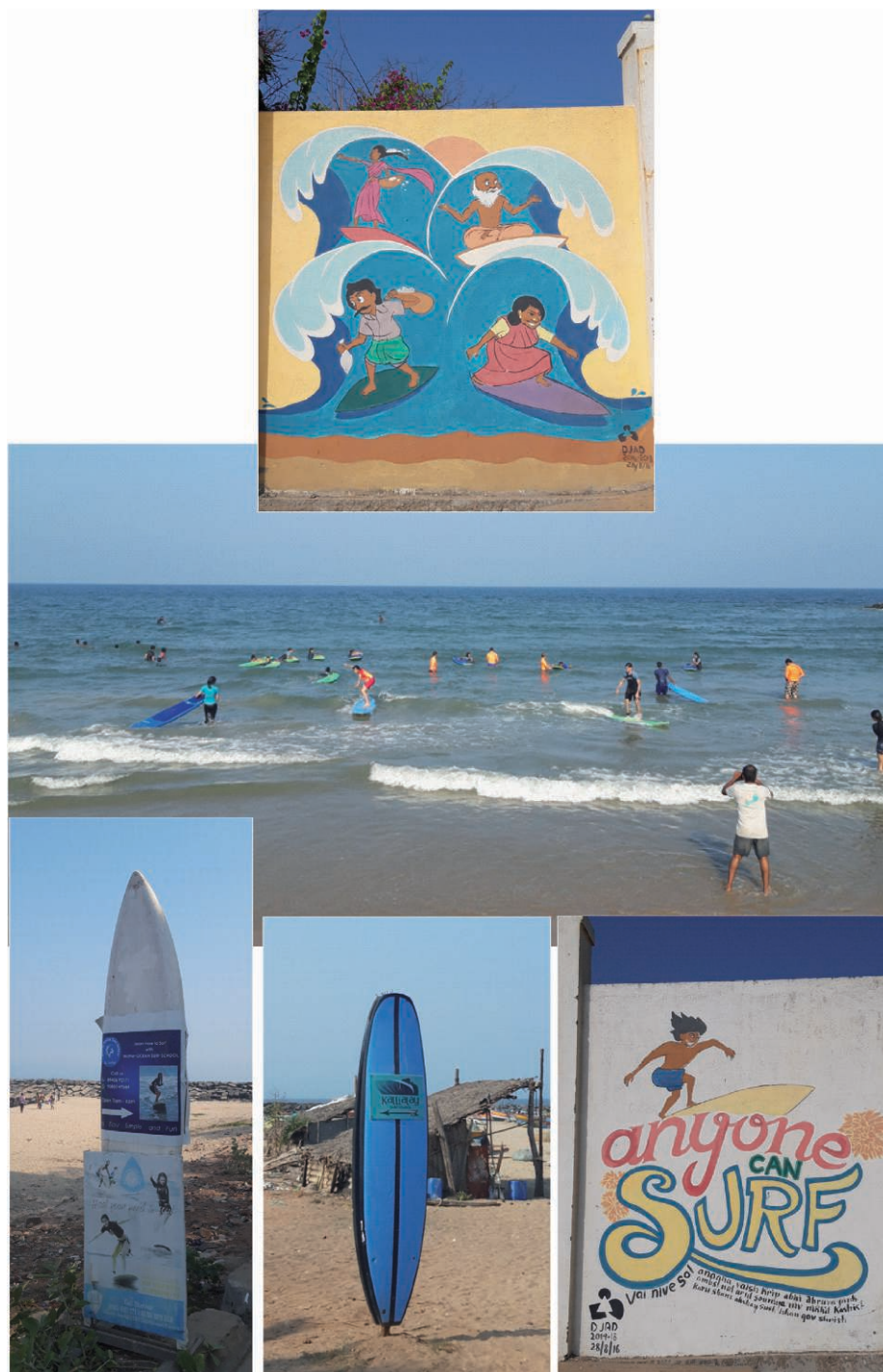
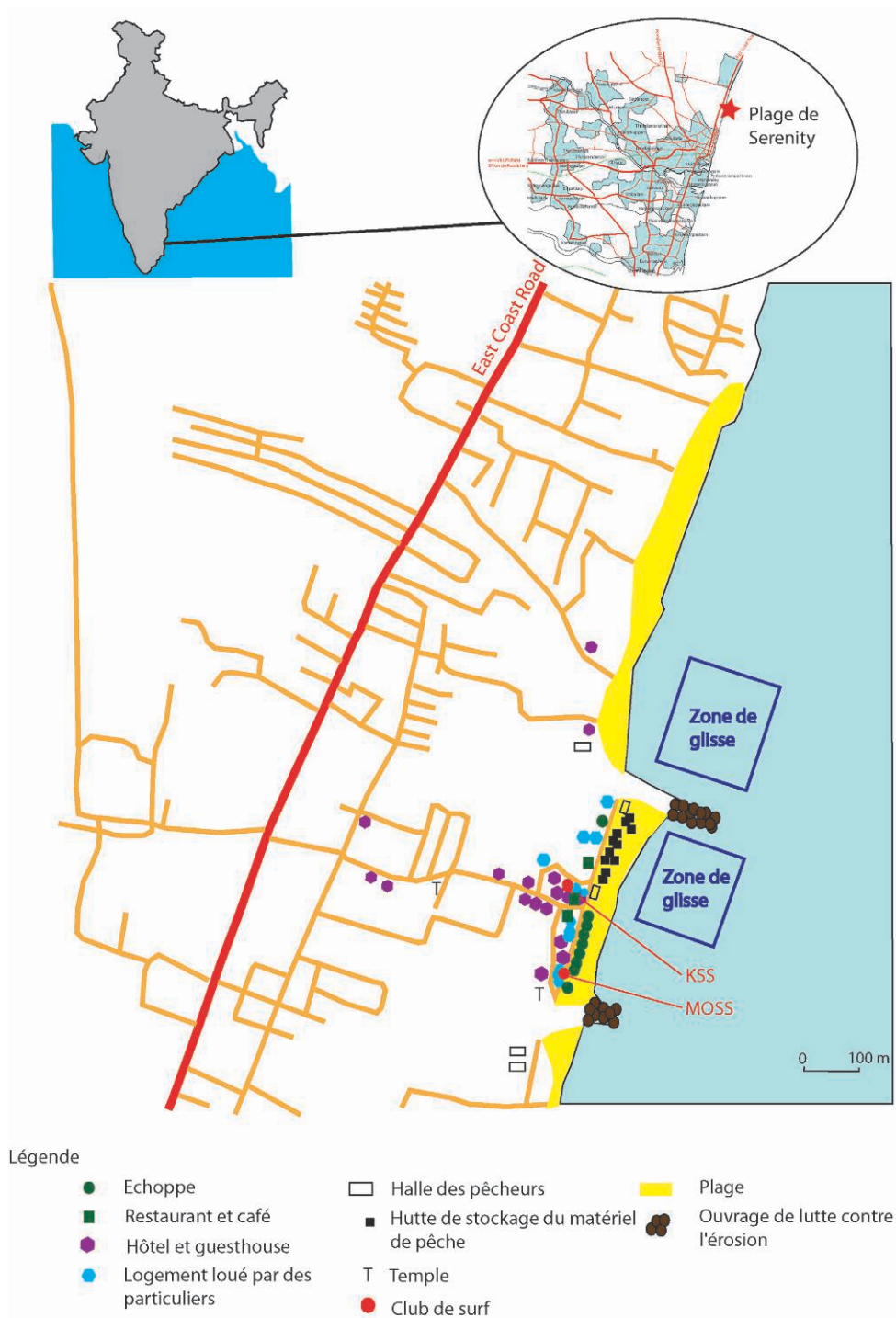


Figure 2 : Traces du surf à Serenity et à Covelong (Photographies : Anthony Goreau-Ponceaud)
 Traces of surfing at Serenity and Covelong (Photographs: Anthony Goreau-Ponceaud)



Conception et réalisation: Emilie Ponceaud Goreau (UMR PASSAGES), octobre 2020.

Figure 3 : La plage de Serenity
Serenity Beach

Les moniteurs certifiés circulent entre les écoles de surf, pour prolonger les amitiés ou profiter des spots voisins, pour se former ou pour travailler à contre-saison entre les côtes ouest et est. La fédération fait désormais le lien entre les écoles, notamment lors de l'organisation régulière des compétitions qui récompensent les jeunes espoirs du surf local. Ce lent processus d'institutionnalisation du surf se caractérise également par une stratégie de renforcement de l'offre de découverte de l'activité, une gestion sécurisée des espaces de pratique, un accompagnement par les acteurs économiques et une promotion des manifestations culturelles et sportives dont certaines bouleversent les représentations des touristes indiens à l'égard des activités de plage²². C'est le cas notamment à Covelong, au sud de Chennai, où la compétition annuelle de surf est un véritable festival durant lequel les prouesses des sportifs de la glisse sont rythmées par le yoga et les concerts.

Entre 2012 et 2014, le surf s'ouvre réellement à un public indien²³. Les moniteurs font évoluer leurs pratiques pour s'adapter à cette clientèle qui devient majoritaire dans l'ensemble des clubs. Le cours peut commencer sans planche sous forme de bodysurf : les élèves entrent dans l'eau plus ou moins rassurés, s'allongent et se laissent porter par la vague, puis peu à peu ils apprennent à prendre la vague au bon moment pour déferler avec elle jusqu'à la grève.

« Souvent des gens qui ne savaient pas nager, donc... et même des gens qui savent nager mais qui n'ont jamais été à l'océan, et du coup, c'est : "oh il y a du sel, oh c'est dangereux il y a du sel... c'est salé" ! Ouais, donc on s'est vachement adapté. Nos cours débutant, on a commencé d'abord, 1^{re} étape : bodysurf, on met les gens à l'eau, ceux qui n'ont jamais été à l'océan, hop ça les met à l'aise, ils apprennent le timing pour prendre une

vague » (entretien avril 2019, Samaï, moniteur et co-fondateur de l'école de surf Kallialay).

Les enfants de la NMC ont plutôt appris à nager dans des espaces privés : grands hôtels ou complexes touristiques selon le modèle du « comptoir touristique » (Équipe MIT, 2002), c'est-à-dire un lieu créé par et pour le tourisme où la fonction d'hébergement non permanente est essentielle, un hôtel de standing avec son restaurant, sa piscine et sa plage privée par exemple, ou au sein de complexes résidentiels fermés.

« Tu leur dis "high tide" [marée haute] ils croient que c'est des grosses vagues ! Souvent... pas tout le temps mais souvent. Genre, je vais être honnête, ils ont très très peu de connaissances du surf, ils veulent surfer, mais ils ne savent pas ce que c'est. Genre "do you provide life jacket ?", "this is this fun activity I will do". Mais c'est ça, je les ai au téléphone tous les jours, ils ont tous les mêmes questions. Si tu leur demandes s'ils savent nager, [...] je sais lire les réponses quand ils hésitent plus de 2 secondes. Mais ils vont te dire oui, parce que tu leur as déjà dit que ça coûte moins cher (s'ils savent nager), donc du coup [...] quand ils remplissent le formulaire et qu'ils hésitent sur la question "savez-vous nager"... on a souvent refusé des clients. Après ça dépend des jours, si on a des conditions vraiment tranquilles, à trois t'en prends un qui sait à peu près nager, ça va, mais des jours où ça bouge un peu, direct tu leur fais non » (extrait d'un entretien avec Samaï, avril 2019).

Si la contemplation de la mer constitue une expérience sensorielle intense, aller à son contact, s'y baigner, s'effectue dans la plus grande prudence. Les noyades sont fréquentes et la non maîtrise de la natation constitue le frein le plus important à une plus large diffusion de ce sport.

« 95 % des Indiens ne savent pas nager. En plus ils se saoulent lorsqu'ils vont faire trempette et se noient dans moins d'un mètre d'eau. Ici à Serenity, c'est la même chose. Les gens viennent, mangent et boivent. Du coup durant les leçons et quand je surfe, je fais attention et parfois je vais les chercher, les sauve d'une noyade certaine. J'aurais déjà du mourir à trois reprises car parfois tu vas les chercher et ils t'attrapent, te tirent, s'appuient sur

22. A Pondichéry, le département du tourisme souhaite mettre en place un partenariat avec Kallialay Surf School dans le but d'organiser un événement autour des sports de glisse (communication personnelle avec le directeur du département du tourisme). Un frein majeur à ce type de manifestation reste la faiblesse des équipements et infrastructures sur les plages (absence de douches, de parkings) malgré les investissements du Département du Tourisme.

23. Toutes les écoles ne tiennent pas de registres statistiques à jour. Néanmoins, Juan et Samaï tiennent un registre depuis 2009 et peuvent dater avec précision la transition d'un public international vers un public national. C'est en 2012 que les clients indiens deviennent majoritaires. Les entretiens menés au sein des autres clubs, sans faire appel aux statistiques donnent les mêmes éléments de temporalité. Ce ne sont pas moins de 2 000 clients qui passent par l'école Kallialay Surf School dont 80 à 85 % d'Indiens (entretien du 22/09/2020 avec Juan).

tes épaules et toi eh bien tu bois la tasse. Du coup je leur parle, je les gifle pour capter leur attention et je leur viens en aide » (extrait d'un entretien mené avec Shankar, fondateur de la seconde école de surf de Serenity, 18/05/2020).

Cette « approche historique et relationnelle doit permettre de montrer les conditions et modalités sociales de la production mais aussi de la valorisation ou au contraire de la dévalorisation des espaces appropriés (ou non) » (Ripoll et Veschambre, 2005) par et pour le surf. Ce que nous proposons de faire à travers le cas précis de Serenity

L'ESPACE SOCIAL DU SURF À PONDICHÉRY, LA PLAGE DE SERENITY

La plage de Serenity (appelée également *bodhi beach*) est située à Thandirayankuppam, à moins de 10 km au Nord de Pondichéry. Deux digues d'enrochement viennent découper l'espace côtier, créant ainsi artificiellement trois plages qui accueillent des usages mixtes²⁴ (figure 4). Seules celles situées de part et d'autre du plus grand épi rocheux constituent le spot de surf proprement dit. Sans cet équipement de lutte contre l'érosion, il n'y aurait pas de vagues qui déferlent. Dans l'ensemble, le rivage reste faiblement construit. Une étroite bande bitumée permet de se déplacer avec aisance entre deux de ces trois plages. Le long de cet axe, on retrouve pêle-mêle restaurants, échoppes proposant jus de fruit et divers en-cas, habitations permanentes et d'autres transformées en *guest-houses* ou en locations longue durée (figure 3 – **planche IV**). Aucun des édifices situés en front de mer ne dépasse les deux étages. À l'arrière de la plage, le long de l'artère principale mais également sur un axe parallèle au rivage se massent plusieurs hôtels comportant jusqu'à cinq étages. Les vendeurs de plage, assis à l'abri de leur paillote constituée de palmes de cocotier, sont surtout présents le long de la seconde plage. Les plages de Serenity sont surtout fréquentées durant

les vacances scolaires de fin d'année et pendant les fins de semaine, au grand dam du directeur du Département du Tourisme, Mohamed Mansoor, qui souhaiterait faire de ces plages et surtout celles situées au sud, en cours d'aménagement grâce à des financements du gouvernement central versés dans le cadre du programme *swadesh darshan*²⁵, l'élément déclencheur de longs séjours touristiques.

L'émergence de l'économie touristique à Serenity ne date que d'une quinzaine d'années et se fait non pas en complémentarité mais en concurrence avec le mode de production local principal de ces lieux : la pêche. Cette coexistence d'une économie primaire avec une économie de services entraîne des tensions et antagonismes entre pêcheurs et acteurs du tourisme. Depuis le début des années 2000, les indiens de la diaspora et les Aurovilliens ont commencé à acheter des biens immobiliers sur cette plage, qui doit dès lors être pensée comme un espace contesté, un enjeu de luttes pour son appropriation (entretien 5).

Entretien 5 : L'« invention » de Serenity.

« C'est 2004 qui a agi comme un véritable moment de rupture pour cette plage. Avant 2004, ici ce n'est pas encore Serenity. C'est un simple village de pêcheurs. Avec en première ligne, bordant la grève les maisons des pêcheurs et sur la plage les bateaux, les filets de pêche, enfin tout le nécessaire pour mener à bien cette activité. Tu vois avant la mer montait un peu plus haut, jusqu'ici [il me montre du doigt un repère qui doit lui être familier, sorte de réminiscence de son enfance]. Lorsqu'il y a eu le tsunami cela a créé un basculement dans le mode de vie des pêcheurs. Ils étaient propriétaires de leur maison et du foncier, avaient un titre de propriété, mais les biens ont été détruits. Ce qui s'est passé, c'est que le gouvernement, en arrière de la plage, au-delà du temple a construit un *tsunami quarter*. La grande majorité des pêcheurs se sont installés là-bas. L'État a établi pour chaque famille un titre de propriété non échangeable et non cessible. Il ne peut seulement se transmettre qu'à des membres de la communauté des pêcheurs, à leurs enfants.

24. Ces plages constituent l'espace de travail des pêcheurs qui y déposent leurs embarcations et leurs filets. Elles sont aussi un lieu d'aisance et une décharge pour la population permanente qui y réside. Deux canaux d'évacuation des égouts y déversent leurs eaux chargées et une plateforme de crémation est située en arrière de la plage. En cela, les plages de Serenity ne dérogent pas à la règle, elles sont malodorantes et sales, ce qui est difficilement compatible avec les pratiques balnéaires et la mise en tourisme du lieu. On peut aussi imaginer les conflits entre acteurs qui peuvent se jouer ici.

25. Lancé en 2014-2015, à travers une logique d'appels à projet et de mise en concurrence, ce programme de financement du gouvernement central vise à faire du tourisme un moteur majeur pour la création d'emplois et la croissance économique. A Pondichéry, les enveloppes budgétaires reçues dans le cadre de ce programme ont permis la réalisation d'aménagements ponctuels sur la zone côtière. Pour autant, le surf n'est pas encore perçu comme un outil de développement touristique. A ce titre, cette activité est souvent entravée.



Figure 4 : Plages de Serenity, plages nord et sud (clichés : auteur)
Serenity beaches, north and south beaches (photos: author)

Mais ces pêcheurs avaient tout de même encore un *pata* (ou titre de propriété). Certains ont vu l'intérêt de faire des affaires ici : des étrangers mais aussi des Indiens du Nord. C'est comme cela que le tourisme a vraiment pris son élan ici. Bien entendu les pêcheurs ne savaient pas ce que ce lieu allait devenir, ils s'en mordent les doigts. Certains s'en veulent d'avoir vendu. Mais bon, encore fallait-il avoir les capitaux nécessaires et une vision. C'est certain qu'ils en veulent parfois à ceux qui s'en sortent bien grâce à eux et leur malheur d'une certaine façon. Depuis 2004, il y a donc beaucoup d'investissements ici. Des étrangers, des Pondichériens mais aussi des Indiens du Nord et de la diaspora. Cette course à l'investissement bouleverse et a déjà suffisamment bouleversé la physionomie de ce village de pêcheurs. Cependant cette course est limitée et freinée justement par ce *tsunami quarter*. Au-delà du temple, le sol n'est pas cessible, divisible en lots. Pour le moment du moins » (extrait d'entretien mené avec Khapur, Serenity, 06/02/2020. Khapur est natif de Thandirayankuppam, parle anglais couramment, a 24 ans et est responsable de la gestion de trois biens immobiliers en front de mer).

Un de nos interlocuteurs, Sankar²⁶, nous révèle en particulier que depuis 7 ans, bon nombre de personnes issues du village ont converti leurs maisons en *guest-house* et ont ouvert de petites échoppes proposant jus de fruits et encas. Il nous dit être l'un des pionniers de ce mouvement de conversion, tout en insistant sur le fait que c'est parce qu'il y a eu des surfeurs étrangers et des Aurovilliens qui viennent depuis plus de 20 ans sur cette plage que son regard sur cette dernière a changé. Sankar nous précise également que les pêcheurs sont les grands perdants de la transformation économique de Serenity. Lors du tsunami de 2004, ils ont été relogés en arrière de la plage, au sein de ce qui est communément appelé un « tsunami quarter » (entretien 5), vendant leurs maisons situées en front de mer à bas-coûts à des investisseurs privés indiens originaires d'autres États, des Indiens de la diaspora et des Aurovilliens. Les changements soudains dans l'utilisation de ce foncier rendu disponible grâce à cette catastrophe ont généré la mise en place d'investissements dans

le tourisme, dans des résidences privées pour un marché urbain de classe moyenne, jouant sur une modification de la législation portant sur la zone côtière. L'exemple de Serenity démontre qu'il est important de « rematérialiser les études touristiques » (Marie dit Chirot, 2017)²⁷ car une telle prise en compte des spécificités locales contribue à expliquer les raisons d'un développement différencié du tourisme sur le littoral, à comprendre la vocation balnéaire de Serenity plutôt qu'une autre et à entrevoir la diversité des formes de mise en tourisme en fonction des groupes sociaux présents sur le territoire et les conflits que cette mise en tourisme occasionne, révèle ou amplifie (Loloum, 2017).

La fréquentation de Serenity est aussi redevable de multiples processus érosifs qui ont contribué à la lente disparition de l'ensemble des plages situées au nord du port de Pondichéry, dont celle qui faisait la renommée de l'avenue Goubert, le front de mer de Pondichéry. Autrefois très belle, des années de négligence de la part des gouvernements successifs, la construction d'un port (commencée en 1986 et achevée en 1989)²⁸ et de brise-lames ont entraîné la quasi-disparition de cette plage (figure 5). Ces structures construites pour protéger le port de Pondichéry obstruent la dérive littorale, accentuant ainsi l'érosion vers le nord. Sur la côte est de l'Inde, pendant environ neuf mois, les vents du sud-est déplacent le sable vers le nord et pendant trois mois, l'inverse se produit avec les vents du nord-est déplaçant le sable vers le sud.

Deux clubs de surf sont présents sur les plages de Serenity, Kallialay Surf School (KSS) et Mother Ocean Surf School (MOSS). Cette seconde école est gérée par Shankar. Né à *Auroville Beach* (plus au Nord de Serenity) en 1984, Shankar est issu d'une famille nombreuse (4 frères et 3 sœurs), pauvre et vivant de l'agriculture (ses parents possédaient un terrain de moins de 1 000 m², près de *Repos Beach*, non loin d'un terrain communautaire appartenant à la communauté d'Auroville). Il a arrêté l'école en 8^e classe (l'équivalent de la 4^e) et a été surveillant de

26. Informations collectées lors d'entretiens conduits à Serenity le 07/06/2019. Sankar est un habitant de Serenity et possède deux maisons, il tient également une petite échoppe sur le front de mer qui propose à la vente des jus frais de citron et orange, des cigarettes et quelques biscuits.

27. Pour Marie dit Chirot, depuis le début des années 1990, les études touristiques sont particulièrement marquées par l'influence du tournant culturel, « si ce glissement théorique a permis une meilleure compréhension du tourisme, en particulier à travers l'étude des pratiques et des imaginaires touristiques, cette évolution a aussi contribué à éloigner la recherche touristique de l'analyse des inégalités sociales et des rapports de domination » (Marie dit Chirot, 2017).

28. Cette construction à l'endroit où la rivière Ariyankuppam se jette dans la baie du Bengale, à l'extrémité sud de Pondichéry, a entravé l'écoulement naturel du sable et une érosion généralisée le long du littoral de la ville.

plage (*lifeguard*) à Repos Beach de décembre 1999 à 2004. C'est là qu'il a été initié à la natation par un Aurovillien²⁹ et qu'il a appris à surfer en autodidacte et en groupe avec Juan et Samaï. Il a ouvert son école de surf en 2012 suscitant dans un premier temps selon lui quelques crispations et tensions avec les gens d'Auroville (entretien 6) et surtout avec ceux qu'il nomme la « communauté locale » à laquelle il attribue un certain nombre de maux communs : alcoolisme et cupidité.

Entretien 6 : La trajectoire de Shankar.

« Quand j'étais surveillant de plage, les surfeurs d'Auroville avaient pour habitude de laisser leur planche à un endroit bien précis sur la plage de Repos. Quand ils n'étaient pas présents sur la plage, je prenais leur planche, je surfais une bonne demi-heure pas plus, car quand j'étais dans l'eau ma grande peur c'était qu'ils m'attrapent. Pour sûr ils m'auraient disputé et peut-être même battu. À chaque fin de session, je nettoys convenablement la planche empruntée et la rangeais. Une fois ils m'ont vu, je me suis fait copieusement engueuler. À ce moment-là, je ne parlais pas trop bien anglais, je ne comprenais pas trop ce qu'ils disaient. J'ai juste retenu une phrase qu'ils répétaient sans cesse : « what's the fuck did you do ? ». J'ai vite compris le sens. Ce n'est pas grave, je suis resté calme, car je savais que je n'avais pas à emprunter leur planche. J'avais commis une erreur. Mais c'est comme ça que j'ai commencé le surf. D'ailleurs c'est un type d'Auroville, un allemand, je dois mentionner son nom, Andy, qui m'a offert ce qui constitue ma première planche. Je devais avoir 16 ans. J'ai rapidement surfé avec mais je n'étais pas un expert et l'ai donc abîmé. Mon frère qui travaillait en Arabie Saoudite à ce moment-là est rentré pour quelques jours voir la famille et m'a offert à l'époque un gros téléphone portable Nokia. Je ne savais pas trop quoi en faire, j'ai rencontré un type à Auroville qui voulait bien l'échanger contre sa planche de surf. Au départ quand je me suis mis au surf, c'est étrange, on aurait dit que cela déran-

geait les Aurovilliens, pour moi ils voyaient cela d'un mauvais œil. Comme s'ils avaient peur que du jour au lendemain tout cela leur échappe, que l'océan soit saturé de surfeurs. Je pense qu'ils ne voulaient pas trop que ça se développe, ils avaient peur après je pense de devoir partager les vagues. Et je n'aime pas cela, cette sorte de sentiment d'exclusion que j'ai ressenti à ce moment-là. Mais je sais que j'ai de la chance, moi le *dalit*³⁰ de pouvoir surfer. Après du temps passé dans l'eau, alors ils m'ont montré du respect et progressivement nous sommes devenus amis. De toute manière je surfais déjà avec eux. C'est surtout avec la communauté locale que je rencontre des problèmes. J'ai fini par réussir, cela peut entraîner des tensions. Dès que tu as un peu d'argent on vient t'en demander et tu sais pertinemment bien que tu ne le reverras jamais » (extrait d'entretien mené avec Shankar, Serenity, 18/05/2020).



Figure 5 : La promenade de Pondichéry (cliché : auteur, mai 2019)
The Pondicherry promenade (photo: author, May 2019)

En 2017, un plan de gestion du littoral a été lancé par le Gouvernement de Pondichéry ayant pour objectif de limiter l'érosion littorale et de ré-ensabler la plage à l'aide de la mise en place d'un récif artificiel qui sert de « barrière douce » contre les pertes de sédiments et permet au sable de se déplacer naturellement vers le nord. Un récif offshore similaire situé à l'extrémité sud (non construit faute d'argent) a pour fonction de créer l'effet d'un tomolo (une barre de sable) pour retenir le sable sur la côte de la ville. À la construction de ces récifs s'ajoute un volet alimentation de la plage : 450 000 mètres cubes de sable ont été dragués de l'embouchure du port de pêche de Thengaihiittu, transportés et déposés par conduites à 2,3 km de distance, vers le nord.

29. « Il y avait un type qui venait de Suisse, son nom est Claude. C'était un Aurovillien et un très bon cycliste et excellent nageur. Quand tu voyais son corps, il n'y avait que des os. Il était très robuste. Il avait entre 60 et 65 ans et il était un peu comme, comment dire, comme un grand frère. Tous les matins nous allions nager ensemble. Tous les ans, un très bon ami à lui de Suisse venait lui rendre visite à partir de décembre. Je ne me rappelle plus de son prénom, pourtant je devrais, car lui m'a enseigné les techniques de sauvetage et de réanimation. C'est lui qui m'a appris à exécuter un massage cardiaque. Grâce à ces techniques j'ai pu sauver entre 55 et 60 vies dont 95 % étaient des Indiens » (extrait d'entretien mené avec Shankar, Serenity, 18/05/2020).

30. Terme qui désigne les intouchables, les hors-castes dans la sphère publique. Les dalits se sont progressivement organisés en groupe de pression à partir des années 1930 à travers les mouvements réformateurs de l'hindouisme.

Pour ces acteurs économiques, la plage est une ressource qu'ils investissent régulièrement lors des cours. Ils se réservent parfois un usage exclusif de cet espace, invectivant les nageurs occasionnels indiens (qui sont dans l'eau au maximum jusqu'à la taille) attirés par les planches et par ce sport qu'ils ne connaissent pas et leur demandent de s'éloigner pour des raisons évidentes de sécurité. C'est aussi un moyen pour les écoles de légitimer leur place. La police veut également limiter au maximum l'accès à la plage et cherche parfois à entraver l'activité des deux clubs en prétextant que la présence des surfeurs dans l'eau accentue les risques de noyade puisque la curiosité des familles qui viennent passer leur dimanche sur la plage suscite parfois des attroupements. Plus exactement, dès qu'il y a une noyade, il y a un risque important d'éviction de la plage et de fermeture temporaire des écoles (figure 6 et entretien 7). Celles-ci s'accordent pour dire que la fédération ne fait pas suffisamment d'actions de promotion car les forces de l'ordre ne savent pas ce qu'est le surf.

Entretien 7 : Jeux de regards, westernisation et noyades à Serenity.

« En seize années cela a vraiment beaucoup changé ici. Que cela soit au niveau des aménagements, des bâtiments que de ceux qui viennent fréquenter cette plage. Quand je suis arrivé ici, il y avait beaucoup d'étrangers, oui énormément d'étrangers. Pas des riches touristes, des routards attirés par la culture indienne. Vraiment ils étaient curieux, venaient poser des questions. Bon il n'y avait pas d'infrastructures pour les accueillir mais comme il y avait Auroville c'est comme cela que la plage a été connue et s'est fait connaître. Maintenant il n'y a plus que des touristes indiens. Cela devient vraiment rare de voir des étrangers. Il y a eu une transition dont l'explication est à chercher du côté des comportements de la population locale. Je m'explique, il y a eu beaucoup de viols et de problèmes de harcèlement ici. C'est bien simple, ce lieu est devenu connu des Indiens parce que c'était un rare endroit où l'on voyait des étrangers se bronzer au soleil. Les gens ont commencé à affluer pour venir observer les étrangers, en particulier les filles en maillots de bain deux pièces et parfois sans le haut. Ici ils n'ont pas l'habitude. Voir ces filles pour certains cela leur a monté à la tête. Les gens venaient de plus en plus nombreux pour

cela. À cause de ces comportements, des viols, du harcèlement, des regards insistants, les étrangers ont fui cette plage. Maintenant il n'y a plus que des Indiens. Surtout des gens des grandes villes. Ils aiment venir ici car ils se sentent en sécurité. Ils partent du principe que parce qu'il y a des pêcheurs et les écoles de surf ces derniers pourront venir les chercher dans l'eau, les sauver en cas de problème. Mais bon, juste la semaine dernière, il y a eu quatre morts, quatre noyés. Les policiers ont fait sortir tout le monde de l'eau à coups de bâtons ! [...] Il y a beaucoup de monde qui vient s'essayer au surf sur cette plage. Il y a deux clubs. Je pense que dans peu de temps il y aura une *beach culture* qui sera la même que celle qu'il y a chez toi. Les choses vont vite. Regarde à Pondichéry, les gens boivent de l'alcool librement, les vêtements portés dans la rue ne sont plus les mêmes. Je ne dis pas que les gens vont se mettre comme vous en maillot de bain sur la plage, s'exposer ou s'exhiber comme vous le faites, mais il y a un nouveau lien avec l'océan qui se met en place et tout cela va très vite. Les choses changent vite en Inde et ce processus de westernisation est très vif ! C'est surtout vrai pour ceux qui viennent ici qui sont issus des classes qui ont de l'argent. Comme ceux qui viennent de partir. Ils sont habillés comme toi, parlent anglais... Ce mouvement amène une sorte de standardisation » (extrait d'entretien avec Vishal, népalais arrivé il y a 16 ans à Serenity où il tient avec sa femme, Sashi, elle aussi népalaise, une échoppe, Serenity, 06/02/2020).

Les sessions de surf organisées par les clubs donnent à voir des « manières de faire avec l'espace » peu communes aux yeux de certains badauds, renvoyant à certains imaginaires (entretien 7). L'espace de la plage devient une scène où se matérialisent de manière à la fois très vive et fugace les hiérarchies sociales. Contrairement aux nombreux sports pratiqués dans des lieux fermés et sélectifs, la pratique du surf questionne également le rapport au corps en partie dénudé au sein de l'espace public qu'est la plage. La société indienne, qu'elle soit hindoue, musulmane ou chrétienne, entretient un rapport très pudique au corps. Celui-ci relève de la sphère privée, ce qui exclut toute exhibition publique, en particulier des jambes et des épaules des femmes. À l'instar des Chinois de Hainan, les Indiens « sont très peu nombreux à s'engager dans ce loisir sportif





Figure 6 : Surf et risques de noyades à Serenity (Cliché : auteur, 2019)
Surfing and drowning risks at Serenity (Photo: author, 2019)

Les diplômes et les licences de la fédération ont longtemps suffi pour mener leurs activités. La fréquentation touristique s'intensifiant, les noyades se multiplient et cela oblige les écoles de surf de Serenity à faire de la sensibilisation auprès des inspecteurs de police (lors des nouvelles affectations, tous les deux ans). Avant le confinement, pour éviter que son activité soit stoppée à chaque noyade, (alors même que les membres de KSS estiment sauver plusieurs dizaines de personnes par an), Juan et Samaï ont entrepris des démarches auprès du représentant des associations sportives du district afin de jouir d'une autre reconnaissance de la part des autorités publiques (entretien avec Juan, 30/09/2020).

qui, d'une part mobilise le corps – autrement dit de l'« hexis corporel » –, dans un élément encore jugé dangereux pour beaucoup et, d'autre part, a pour conséquence un teint hâlé de la peau, signifiant fortement dépréciatif et stigmatisant » (Coëffé *et al.*, 2012, p. 10). La question de la pudeur rejoint celle de la couleur, révélant cette obsession indienne pour la peau claire. Il faut dire que l'Inde peine à se débarrasser de la croyance qui associe la valeur et la beauté d'un individu à la couleur de sa peau (Ayyar et Khandare, 2012).

Compte tenu de la mise en jeu du corps dans les pratiques sportives, la pratique féminine peut poser des problèmes spécifiques localement en raison des significations culturelles – et corrélativement des « interdits » – associées au corps féminin. Au sein des autres pratiques sportives, les disparités entre hommes et femmes restent fortes, notamment dans les milieux populaires où les modes éducatifs des familles s'organisent majoritairement selon le principe de la séparation des sexes et du contrôle des filles (Ponceaud Goreau, 2018, p. 115-119). Les dispositions sociales et sexuées incorporées pendant l'enfance et l'adolescence sont à l'origine de

ces choix qui se pensent comme évidents. Sans vouloir tomber dans la caricature, en Inde, « la femme est jugée a priori davantage immorale que l'homme [...], ainsi dès l'enfance, on apprendra à la petite fille les règles qui encadreront sa vie, sa condition de future femme et surtout de future épouse et mère » (Chasles, 2008, p. 58).

Dans les clubs investigués³¹, la population qui pratique ce sport est mixte, avec une surreprésentation des femmes fortement diplômées, majoritairement employées dans les entreprises des technologies de l'information et de l'informatique, les fameux « IT » (le coût moyen d'une leçon de surf reste élevé, cette activité s'adresse principalement aux personnes issues des milieux aisés). Cependant, dans un pays où « l'isolement ne se comprend pas » (Chasles, 2008 : 63) et les mobilités en dehors du domicile sont collectives et négociées, le surf reste une pratique effectuée en groupe.

« Beaucoup de femmes..., de plus en plus on va dire. T'as un mouvement très féministe je crois, qui est très bien d'ailleurs. Elles veulent faire la même chose que les mecs font. Il y a ce côté-là de prouver "ouais je suis allée surfer", bien s'imposer. "Je suis allée surfer ou je surfe régulièrement". C'est pas souvent, surtout en Inde, ppouf... c'est le sari » (extrait d'entretien avec Samaï, avril 2019).

Les pratiquantes sont jeunes, majoritairement peu engagées dans leur vie familiale (célibataire sans enfant). Elles viennent avec leurs parents, leur compagnon ou entre copines, conscientes dans leur démarche individuelle de bouleverser les normes sociales explicites. Comme le rappelle Hoyez, « le corps est certes un projet individualisé par des pratiques précises, mais celles-ci sont elles-mêmes construites dans des lieux précis et en fonction d'une interdépendance accrue entre les lieux et les personnes qui les fréquentent » (Hoyez, 2014, p. 59). L'explication est sans doute à rechercher du côté de l'origine sociale des pratiquants, tous issus de classes sociales aisées ayant pour habitude d'allier la mixité à leurs pratiques sportives. Comme le précise Chasles, « c'est que les femmes des « classes moyennes » (en d'autres contextes, on

31. Bien que cet article se concentre uniquement sur Pondichéry, nous avons effectué des entretiens dans trois autres clubs de surf de la côte orientale auprès des clients, moniteurs et équipes dirigeantes.

dirait bourgeoises) sont aussi une des images de la shining India et de la réussite économique du pays tout entier. Leur espace doit donc être préservé par une autre manière d'établir des ségrégations qui sont sociales pour le coup, au sens le plus banal. » (Chasles, 2008, p. 66).

CONCLUSION

Ce terrain nous a permis d'interroger les modalités de la possibilité d'une pratique du surf en Inde dans un contexte où persistent un certain nombre de « rugosités culturelles » (Coëffé, *et al.*, 2012, p. 10) : principalement un rapport problématique et ambivalent à l'eau et des normes corporelles contraignantes. Nous avons pu montrer le contexte spécifique de réception et de diffusion du surf en Inde dont la démocratisation ces dernières années doit beaucoup également à la démocratisation et à la massification de l'accès aux planches, facilitée grâce à l'ouverture de divers magasins Décathlon (et la possibilité d'effectuer des achats en ligne) depuis 2013. Ces conditions matérielles ne doivent pourtant pas éluder un bouleversement lent mais constant qui infuse l'ensemble de la société indienne : un changement de regard des classes moyennes sur la plage et ses aménités. Ce goût nouveau pour la plage s'insère dans un processus progressif d'individualisation qui témoigne d'autres manières de penser les pratiques touristiques. Les touristes qui viennent pratiquer le surf sont tout à la fois acteurs et sujets de leurs propres pratiques de mobilités : celles-là même qui les ont poussés à planifier un séjour à Pondichéry, et l'autre qui suscite leur intuition pour éviter de tomber dans cet élément mobile souvent jugé périlleux : l'océan. Comme l'écrit J.-P. Augustin (2011 p 375), le surf « peut être perçu comme une métaphore sociale susceptible de jouer un rôle d'indicateur, voire de révélateur de tendances, pour analyser les changements des sociétés dans leur diversité ».

On comprend donc que cette évolution ne concerne pas l'ensemble de la société indienne fortement hiérarchisée et segmentée. En approchant l'espace social du surf à Pondichéry, il s'agissait de montrer les mécanismes d'appropriation de l'espace littoral. La pratique du surf, tel que le montre ce terrain permet de penser autrement – fût-ce le temps d'une session – la coprésence d'individus de castes et de classes différentes. D'autres investigations sont

néanmoins nécessaires pour penser au mieux d'une part, les relations entre castes, classes et religions telles qu'elles s'expriment dans de telles pratiques, et d'autre part, les effets des bouleversements fonciers et l'effacement symbolique d'anciennes populations au profit de nouvelles.

Bibliographie

- AUGUSTIN J.-P., 2011. Qu'est-ce que le sport ? Cultures sportives et géographie. *Annales de géographie*, vol. 4, n 680, p. 361-382.
- AUGUSTIN J.-P., 1994. *Surf Atlantique, Les territoires de l'éphémère*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, Talence, 278 p.
- AYYAR V., KHANDARE L., 2012. Mapping Color and Caste Discrimination in Indian Society, in Ronald E. Hall (dir.), *The Melanin Millennium*, Dordrecht, Springer, p. 71-95. DOI : 10.1007/978-94-007-4608-4.
- BIDET J., DEVIENNE E., 2017. Plages de la discorde, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 218, vol. 3, p. 4-9.
- BOURDIEU P., 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, Paris, 672 p.
- CERTEAU DE M., 1990. *Invention du quotidien tome 1 : Arts de faire*, Folio, 349 p.
- CHASLES V., 2008. Femmes en Inde, *L'information géographique*, n° 1, vol.72, p. 57-69.
- COEFFÉ V., GUIBERT C., TAUNAY B., 2012. Émergences et diffusions mondiales du surf : de l'invention à la mise à l'épreuve de normes corporelles, *Géographie et cultures*, n° 82 [<http://gc.revues.org/1589>] (mis en ligne le 25 février 2013, consulté le 15 juin 2019).
- CORBIN A., 1988. *Le territoire du vide. L'occident et le désir de ravage. 1750-1840*, Aubier, Paris, 412 p.
- DEVIENNE E., 2020. *La ruée vers le sable. Une histoire environnementale des plages de Los Angeles au XX^e siècle*, Éditions de la Sorbonne, Paris, 288 p.
- Équipe MIT., 2002. *Tourismes 1. Lieux communs*, Belin, Paris, 320 p.
- FALAIX L., 2012. *Des vagues et des hommes : la glisse au cœur des résistances et contestations face à l'institutionnalisation des territoires du surf en Aquitaine*. Thèse de doctorat en Aménagement/Géographie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 527 p.
- FERNANDES L., 2006. *India's New Middle Class: Democratic Politics in a Era of Economic Reform*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 336 p.
- FERNANDES L., 2000. Restructuring the New Middle Class in Liberalizing India, *Comparative Studies of South Asia, Africa and Middle East*, n° 1-2, vol. 20, p. 88-104.
- GOREAU-PONCEAUD A., 2019. Colonialité et tourisme : la fabrique des identités et des altérités en Inde, *Via*, n° 16 [<http://journals.openedition.org/viatourism/4212>] (mise en ligne le 30 mars 2020, consulté le 22 juillet 2020).

- GUIBERT C., 2006. *L'univers du surf et stratégies politiques en Aquitaine*, L'Harmattan, Paris, 321 p.
- HOYEZ A.-C., 2014. Le corps comme espace en soi et espace à soi ? Regards géographiques sur la complexité d'une pratique corporelle mondialisée : le yoga. *L'information géographique*, n° 1, vol. 78, p. 57-72.
- KAUFMANN J. L., 2016. *L'entretien compréhensif* (4^e édition), Armand Colin, Paris, 128 p.
- LANDY F., VARREL A., 2015. *L'Inde. Du développement à l'émergence*, Armand Colin, Paris, 288 p.
- LOLOUM T., 2017. Derrière la plage, les plantations. Touristification du littoral et recomposition des élites dans le Nordeste brésilien, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 218, vol. 3, p. 46-63.
- MARIE dit CHIROT C., 2017. Rematérialiser les études touristiques, in Guibert C., Taunay B., *Tourisme et sciences sociales. Postures de recherches, ancrages disciplinaires et épistémologiques*, L'Harmattan, Paris, p. 99-116.
- PONCEAUD GOREAU E., 2018. *La diffusion de la préscolarisation en Inde du Sud, le cas du Tamil Nadu et de Pondichéry*. Thèse de Géographie humaine, Université de Bordeaux Montaigne, 418 p.
- RIPOLL F., Veschambre V., 2005. Introduction, *Noroi*, n° 195, vol. 2, p. 7-15 [<http://journals.openedition.org/noroi/3435>] (mis en ligne le 22 février 2011, consulté le 20 juin 2020).
- RUFFIÉ S., GLEYSE J., 2005. La dissolution du colonialisme. Les pratiques physiques à Pondichéry de l'entre-deux guerre à nos jours, in G. Gori and T. Terret (eds), *Sport and education in history*, Sankt Augustin, Akademia Verlag, p. 265-271.
- SACAREAU I., 2015. Tous dans le même bain ? Les modalités de la fréquentation touristique du bord de mer en Inde, in Duhamel Ph., Talandier M., Toulhier B. (dir.), *Le balnéaire. De la Manche au Monde*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, p. 223-237.
- VESCHAMBRE V., 2006. Penser l'espace comme dimension de la société. Pour une géographie sociale de plain-pied avec les sciences sociales, in Sechet R, Veschambre V (dir.), *Penser et faire la géographie sociale. Contribution à une épistémologie de la géographie sociale*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, p. 211-227 [<https://books.openedition.org/pur/381?lang=en>] (consulté le 22 juin 2020).